

LES COULEURS DU COEUR

« Viens près de moi, écoute. Approche, n'aies pas peur, caresse-moi, viens... »
« Allons bon, j'entends des voix maintenant... Franchement le voisinage des vieilles choses ne me convient pas ! »

Mais la voix se faisait insistante ! « Non, non, tu ne rêves pas... C'est bien avec toi que je veux communiquer ! »

Je me tournais et retournais dans cette boutique poussiéreuse essayant de localiser dans ce territoire celui qui m'interpellait. Mais il fallait convenir que la tâche paraissait difficile tant les objets se côtoyaient dans un charmant tête-à-tête, voire à certains endroits en une aimable complicité.

Mon regard s'arrêta sur les horloges tremblantes, dont les aiguilles reprisaient le temps ; seconde après seconde elles tutoyaient l'avenir, sans jamais un regard en arrière ; « tu verras, m'avait prévenu mon ami Melchior l'antiquaire, ces horloges sont habitées par Chronos lui-même. Elles se replient autour de lui, pour offrir la cachette idéale lui permettant de contempler les vagues du vieillissement sur nos corps et nos âmes. Ne te laisse pas prendre à leur battant ; il rappelle ton cœur, mais à trop les fréquenter, tu resteras immobile sur le chemin qui fut tracé pour toi »

Les commodes ventruées offraient leurs tiroirs mystérieux, essayant de piéger la main qui dévoilerait leurs trésors. Je cheminai à travers cet espace intemporel en me répétant : « Tu ne crois pas aux fantômes pourtant, alors, cherche, il y a forcément quelqu'un dans ce lieu qui essaie de te faire peur. »

Un petit bonheur du jour se cachait à contre soleil ; j'imaginai les lettres pleines d'espoir de l'amante à son adoré, les larmes de douceur au bord de la plume virevoltante sur le papier, les émotions fébriles, les mots que seul l'élus doit connaître ; il me venait cette petite nostalgie des temps anciens, lorsque les secrets restaient muets derrière les murs sans oreille et les miroirs sans tain.

« Alors tu t'approches quand même » me disait cette petite voix chevrotante ... « mais enfin tu vas t'arrêter un peu, toi qui passes, vas-tu me voir ? »

Réfléchis, me disais je... Tu es en principe saine d'esprit ! Melchior t'a confié sa boutique pour son transfert à la banque. Donc si tu ne dors pas, tu dois trouver une explication logique !
« Laisse ta logique, me lança la voix un peu hautaine... La logique sert à ceux qui n'ont plus assez d'imagination pour rêver la réalité ; prends ta vie et plonge dans le songe de cette journée d'été ; je suis à côté de toi et si tu retrouves ton âme d'enfant, tu sauras que les choses peuvent parler avec toi !

« C'est bien ainsi que tu vivais lorsque tu étais petite ? »

Un coup au creux de l'estomac, un bond dans le temps ! J'avais tellement souffert à une époque de ces messages jetés par les objets ; car effectivement, je nageais, plongeais, voguais sur les océans des mots, conversations magiques avec les éléments réels ou imaginaires. Roulant avec les adjectifs, taquinant les adverbes, mon espace enfantin se laissait dévorer par cette création d'un monde peuplé d'innommables ; mais depuis longtemps, les fées, les génies, les choses se taisaient, enterrées par ma certitude d'adulte. Le silence s'était installé progressivement à la faveur d'une volonté de couler dans le moule stérile proposé par ceux qui m'entouraient ; la résistance diminuant au fil de ma croissance, j'avais laissé quelque part sur la route de ma conscience, la magie de l'imaginaire. De renoncement en renoncement, les voix s'étiolaient, se fondaient dans le brouhaha de mon éducation, et mouraient dans un dernier sursaut de certitude.

Alors, d'où provenait cette petite lueur sonore me plongeant dans un abîme de jouvence ? Qui permettait à la rêverie de renaître avec cette vivacité de la magie ? Qui s'autorisait le droit de troubler l'esprit cartésien que j'affirmais posséder ?

Furetant, observant, doucement, très doucement, je me rapprochais d'une armoire... silence. Elle s'était fermée au vent des certitudes, conservant les parfums des confitures et des herbes, dissimulant dans son bois vernis la douceur de vivre, la porte chuchotant sur ces gonds comme un reproche.

Tournée sur ses pieds, une table me laissa effleurer le coupe papier en ivoire, triste témoignage de la savane africaine, le petit stylo du siècle passé, avec sa petite trompe avide d'écriture, sur la petite plume encore rêveuse de ses nuits d'encre de chine... Quand soudain, mais oui... C'était là ! Un petit pinceau informe, déshabillé de sa création ...

« Ah ! Quand même tu m'as trouvé ! »

Mon Dieu ! Qu'il était laid ! Mais que faisait-il dans cette boutique aux antiquités fières de leur âge ?

Un petit écriteau annonçait :

« Pinceau ayant appartenu, paraît-il, à un peintre célèbre. »

Comment Melchior, si doué pour les affaires, s'était-il laissé tenter par ce misérable clochard de peinture ? Le terme « paraît-il » indiquait clairement que mon honnête ami ne voulait spolier aucun acheteur éventuel de ce vestige, grelottant sous les quelques taches accrochées à ses soies !

« Si tu m'achètes je te raconterai mon histoire, me chuchota-t-il, écorchant un peu les syllabes à cause de l'absence de quelques poils. »

« Dis donc, tu as vu ton prix ? Je n'ai pas assez moi... Tu as peut être appartenu à une célébrité, mais quand même ! »

« Détrompes toi ! Je n'ai pas appartenu à une célébrité, c'est le peintre qui était sous ma domination, et je suis prêt à te raconter mon histoire. Ne t'inquiètes pas : j'ai le don de pouvoir influencer quelques esprits. Ton ami antiquaire me cédera pour une bouchée de peinture. »

Et il éclata de rire, fier de sa répartie !

J'attendis fébrile le retour de Melchior qui, bien volontiers, me laissa le petit pinceau. Je le saisis du bout des ongles et le déposais tranquillement au fond de mon sac.

« La prochaine fois que tu me promènes, tu évites de me laisser dans un endroit sans couleur » me lança-t-il un peu vexé lorsque je l'extirpais de son abri. « Je n'aime pas le noir, ma vie est couleur, n'oublie pas, et si tu veux, je t'expliquerai le son de chaque teinte. »

« Moi, je veux d'abord savoir comment se nommait la main qui t'a confié la gloire ? »

« Il te faudra attendre ... sinon, je te connais, tu ressembles à tous les humains : une fois mon histoire racontée je te sens bien capable de m'oublier dans un coin. Et moi, depuis plusieurs siècles, j'attends une oreille attentive ! »

Alors écoute:

« Il était une fois un élève un peu farfelu ; pour cet enthousiaste la beauté fréquentait le monde à chaque instant du jour et de la nuit ; il vivait comme on respire, simplement ; les couleurs chatoyaient sous ses doigts, et je dois bien le reconnaître, nous les pinceaux, nous voguions sur le gris lorsqu'il nous oubliait sur le bord de sa palette. »

Toutes les couleurs étaient folles de lui. Bleu essayait de découvrir le cosmos pour tenter de rapprocher notre ami de l'Éternel ; flânant sur l'écume d'un nuage, il se découvrait des perles de lumière pour adoucir les remous d'un orage ; parfois il se couronnait de brume pour

nimber « la vierge aux rochers ». Voulant rivaliser avec le ciel lui-même, il se craquait, s'étiolait, se déchirait pour retrouver ce souffle de vie apporté par le vent.

Rouge virait à l'écarlate quand on ne l'utilisait pas. Combien de fois l'ai-je calmé par une caresse de mes soies, essayant de lui redonner ce grain de folie, ce semblant de béatitude et le faire redescendre dans la gamme jusqu'au Rose tendre.

Jaune verdissait de rage à chaque infidélité. Il savait bien pourtant que cette explosion de clarté devait parfois se dissimuler derrière l'ombre, pour mieux transcender la magie de l'œil ; et moi je jouais de leur dépit, en franchissant les barrières de ma palette.

Dieu que je l'aimais cette coquette, qui flirtait avec le peintre, essayant de lui arracher un sourire malgré les difficultés; un frôlement, un soupir, tout se terminait dans un éclat de rire, quand elle pouvait décliner sa personnalité en mille étincelles. Elle charmait les couleurs, devinant derrière chacune le trouble de sa création ; elle me rendait fou quand je parcourais son univers, essayant de capter les notes fragiles de ses déclinaisons. Je la voyais amoureuse déjà du tableau naissant sous mes fragiles doigts. Ce n'était parfois qu'un songe et cependant je devinais son émotion, quand notre ami peintre arrivait tout auréolé de sa fièvre matinale. Lui, je te l'avoue bien sincèrement, me faisait peur. Tu ne savais pas si le jour naissant allait le combler de fantaisie créatrice ou le laisser comme mort dans un coin de l'atelier, désespérant de trouver sa muse. Il restait là, de longues heures, les yeux dans ses étoiles intérieures, complètement courbé sur son malaise, psalmodiant tendrement des litanies, comme une plainte à Dieu.

Il se relevait en proie à la frénésie issue de sa tristesse, me prenait, me reposait, me jetait, se ruait sur le cadre de son espoir, et retombait harassé de néant. On le croyait malheureux. Il n'était qu'abîme d'incertitudes.

Il disparaissait parfois, emporté on ne sait où, vers un destin dans lequel il ne nous laissait aucune place. Nous l'avons souvent attendu, espéré, franchissant les portes de notre nuit pour nous offrir un élan de son cœur fébrile.

D'autres jours, il arrivait avec la joie au bord de la main. Comme il nous aimait alors ! Nous redécouvrant avec ivresse, il jonglait avec ferveur, illuminant le chevalet posé face à lui de mille et une taches. Ce n'était alors qu'un souffle : le temps s'arrêtait, respectant la messe qui se déroulait pour une future éternité. On se sentait blanchir de sueur, de stupeur, noircir de crainte.

Puis un matin, ce fut la révélation. Comment avait-il découvert ce modèle si tendre, presque irréel ? Ce fut avec amour qu'il saisit la palette, avec certitude qu'il accrocha ses doigts à moi, et nous nous engouffrâmes tous dans un monde féérique, où rien n'avait plus d'importance sauf le visage rayonnant de tendresse, confié comme un cadeau précieux à nos talents profanes.

En la voyant, Elle, Rouge vira au violet et faillit disparaître dans une crise d'apoplexie ; Jaune se redressa scintillant de mille étoiles ; Bleu se tendit comme une ancre marine ; Palette se laissa tomber sur la table encore tremblante d'émotion, passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Si nous avions su à l'époque combien de mélancolie, combien de travail, combien de colère, allaient entrer dans nos vies, je pense que nous nous serions laissés fondre entre le blanc et le noir ! Nous allions découvrir l'enfer.

Déjà il faut que je te dise : notre artiste passait pour un être singulier, adepte de magie noire ; il esquissait souvent des croquis bizarres. On disait même qu'il essayait d'inventer une machine pour faire voler l'humanité. Les yeux perdus dans son rêve, il parcourait l'atelier

sans un mot, sans un regard vers nous, ses amis colorés. Reprenant sans cesse ses formules mathématiques magiques, il laissait courir son crayon à la pointe acérée. Il nous narguait celui là, et quand il faisait triste mine, nous coulions de joie, ma palette et moi ! Entre nous, nous le surnommions le corbeau ! Pas près de trouver les ailes pour voler, le crayon ! ... Et nous riions, riions ! Nous l'imaginions vert de rage et cela parfumait nos vies de rose !

Quand, harassé notre peintre revenait enfin vers nous, comme nous le câlinions alors ! La palette se cambrait de bonheur, les couleurs resplendissaient, et moi, j'attendais le rythme effréné !

Avec la belle inconnue, ce fut un enchantement. Comme pour construire un autre monde, notre ami laissa choir tous les supports utilisés habituellement et s'arma d'un bois spécial tout en finesse, tout en courbure, étreignant chaque mouvement, chaque scintillement. Toutes les couleurs se fondaient, s'étiraient.

Plus un seul jour de repos : silencieux, le peintre distillait son espoir de création, chevauchant la perfection. La vie animait le tableau, nous procurant un malaise étrange. Une âme s'envolait, planait, et se plaquait sur les couleurs ; notre artiste qui, en temps ordinaire, s'abîmait dans les sciences, semblait dévoré par une passion démoniaque à chaque coup de pinceau.

Et moi, me diras-tu ? Que se passait-il pendant ces longues séances de pose ? Je me laissais guider par les mains de mon ami, freinant parfois ses ébats picturaux ; je finissais harassé, la tête échevelée, laissant mon imagination se promener sur la douceur du sourire, mon âme s'enflammer à chaque attouchement de peinture. Cette inconnue devenait notre amante à tous. Mes amies couleurs développaient leur fraîcheur, Palette s'arrondissait à chercher le meilleur de l'ombre et de la lumière. La belle nous transportait dans un désir farouche d'éternité.

« Dis donc tu me semblais plus amoureux de ton modèle que de ta Palette, petit Pinceau ! »

« Evidemment, je ne sais comment te faire comprendre cela. Palette était comme une longue plainte, étirant ses teintes, broyant le noir, dominant la douceur de nos échanges passionnés. Nous n'avions plus qu'un seul bonheur : trouver la magie de notre belle, ce qui la rendait si différente de tous. Nous ne pouvions pas atteindre le secret de son âme, et pourtant, je te le dis, nous avons cherché de longues heures, rivés au chevalet, suant et soufflant comme notre ami peintre.

Etait-il amoureux lui aussi ? Nous ne l'avons jamais su. Je crains fort que oui. Car sinon comment peux-tu expliquer cet ardent désir de perfection, cette folie créatrice et destructrice ? Nous ne savions plus. Etait-il étrange à ces moments là ! Tout auréolé de son sortilège ! Dominant de son regard de grand prêtre chaque vague de lumière, nous plongeant dans un crépuscule langoureux, il laissait échapper les chants de son génie.

Le silence palpait. Chacun de nous, plongé dans la pénombre, respirait la nostalgie des heures glissant vers l'infini. L'univers, dans un dernier sursaut, avait laissé sa seule empreinte dans ce petit atelier ; plus rien ne filtrait du dehors. D'ailleurs nous avions tous oublié qu'un monde existait à l'extérieur, tous repliés dans cette cérémonie délirante. Passant et repassant sur le paysage, je déchiffrais chaque ombre, dissimulant, estompant chaque forme, pour ne laisser paraître que le reflet des yeux de notre modèle. Je voulais inscrire toute une féerie de la lumière, tamisée, adoucie, comme elle se devait d'exister avant toute autre création. Je voulais savoir tous les secrets de Dieu pour les déposer au détour de nos émotions. Je devenais cet incomparable créateur, pétrissant, non pas la glaise et l'eau, mais les couleurs issues du ciel lui-même.

Notre inconnue restait calme, secrète, émouvante dans sa simplicité. Je te le dis et redis, nous n'avons jamais pu comprendre cette mystérieuse et ensorcelante attirance. Chevalet restait presque propre, lui qui d'habitude s'éclatait dans toutes les teintes, simplement pour sembler plus désirable. Lui aussi avait succombé et on le soupçonnait de laver ses éclats pour mieux éclairer ses bois vieillissants. »

« Alors c'était qui ton fameux peintre ? Tu vas répondre !! J'ai peur de te voir te dissoudre dans tes flots de paroles sais-tu ! »

« Un peu de patience !! Le peintre n'a aucune importance dans cette histoire ; seule celle qui embellissait notre atelier pouvait émouvoir mes bras soyeux. Le soleil se faisait discret, respectant le teint de notre colombe. Ah ! Ses mains aussi. Je ne t'ai pas encore parlé de ses mains !

Elles reposaient sur ses genoux, certaines de leur intensité, vivantes et alanguies ; tu savais, simplement en les contemplant que le monde qu'elles protégeaient scintillait de douceur et de calme. Ne cherchant rien à attraper, et pourtant, captivant les regards par leur abandon savant, elles trouvaient dans cette quiétude toute l'intensité d'un désir.

Pendant de longues semaines, j'ai voulu exprimer l'ardeur liée au calme, la douceur de cette force, la grandeur de cette délicatesse. Je menais un combat acharné ; virevoltant, un face à face de mains : celles de mon ami peintre imprégnées de vigueur, désireuses de donner vie et mouvement, et celles de mon inconnue, immobiles dans l'observation de l'agitation ambiante. Elles avaient un esprit au bout des doigts, ces mains- là ! Tu les croyais calmes ; ce n'était qu'un leurre ! Vivantes, je te dis que j'aurais voulu les déposer sur ce qui n'était plus une oeuvre d'art, mais l'oeuvre de ma passion.

Qu'avaient-elles donc effleuré pour nous enfermer dans ce demi- rêve ? Oui, oui c'est cela ! En repensant à cette époque, je crois que nous ne pouvions pas nous résoudre à les considérer comme unies à notre inconnue. Ses mains existaient seules, comme des anges accrochés à un nuage. La vie circulait, les mains nous regardaient, prêtes à intervenir si nous ne convenions pas.

Dans ce tableau naissant, qui aurait pu connaître le pouvoir de ces doigts attendant le big bang de la création ?

Je perdais le sommeil, je ne voyais plus ma palette, je ne savais plus rien de mon ami peintre. Je n'étais qu'un demi Dieu construisant son univers, dans un délire de crainte, dans une douceur feutrée de teintes. Je n'existais plus que par les caresses que je m'autorisais sur le visage, sur la naissance du décolleté, frôlant le bustier, adoucissant les rumeurs des couleurs. Je n'étais plus qu'un adorateur de la beauté qu'elle m'avait confiée, pour mieux idéaliser mon ouvrage. Elle existait avant moi et, cependant, c'est grâce à moi qu'elle se découvrait belle, resplendissante de pudeur et de candeur ! Grâce à moi elle s'inventait une éternité, une certitude de franchir tous les espaces du temps ; grâce à moi, elle ne connaîtrait jamais les flétrissures, je lui offrais ce qu'aucun autre magicien ne pouvait lui donner. Elle était mienne, tu comprends cela ? «

Emue malgré tout par cet étrange récit, je restais silencieuse, n'osant pas lui poser la question dont je connaissais maintenant la réponse.

De lui-même, il semblait se replier, au fond de son souvenir. Je vis quelques poils se détacher de lui, ce qui est, je crois, la façon dont les pinceaux pleurent.

" Oui, reprit-il, c'était moi !

J'étais, moi, le misérable pinceau fol amoureux de son visage lisse de madone. Le misérable pinceau que l'on jette une fois l'œuvre terminée, celui que l'on oublie, celui qui n'a aucun compliment, jamais !

J'étais moi, l'affreux amoureux d'une belle.

Enfin un jour ne résistant plus, dans le désespoir de mon silence j'osai ma confiance Dans mes désirs secrets en effleurant ses lèvres pour faire éclore son sourire, je lui avouai ma passion, et lui donnai un nom secret : "Lisa mon Ame, mon Amour. "